

Lectures Bibliques :

Joël 3,1-5 « Par la suite, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur tout être humain. Vos fils et vos filles deviendront prophètes, je parlerai par des rêves aux plus âgés parmi vous et par des visions à vos jeunes gens. Même sur les serviteurs et sur les servantes, je répandrai mon Esprit en ces jours-là. Je susciterai des prodiges dans les cieux et sur la terre. Il y aura du sang, du feu et des nuages de fumée. Le soleil deviendra obscur et la lune rouge comme du sang, avant que vienne le jour du Seigneur, ce jour grand et redoutable. » Alors toute personne qui fera appel au Seigneur sera sauvée.

Actes 1,6-14 Ceux qui étaient réunis auprès de Jésus lui demandèrent : « Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétabliras le règne pour Israël ? » Jésus leur répondit : « Il ne vous appartient pas de savoir quand viendront les temps et les moments, car le Père les a fixés de sa seule autorité. Mais vous recevrez une force quand l'Esprit saint descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout du monde. » Après ces mots, Jésus fut élevé vers le ciel pendant que tous le regardaient ; puis une nuée le cacha à leurs yeux. Ils avaient encore les regards fixés vers le ciel où Jésus s'en allait, quand deux hommes habillés en blanc se trouvèrent près d'eux et leur dirent : « Gens de la Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? Ce Jésus, qui vous a été enlevé pour aller au ciel, reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller. » Les apôtres retournèrent à Jérusalem depuis la colline qu'on appelle le mont des Oliviers. Cette colline se trouve près de la ville, à environ une demi-heure de marche. Quand ils furent arrivés à Jérusalem, ils montèrent dans la chambre où ils se tenaient d'habitude, en haut d'une maison. Il y avait Pierre, Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques le fils d'Alphée, Simon le zélé et Jude le fils de Jacques. Tous ensemble ils se réunissaient régulièrement pour prier, avec quelques femmes, dont Marie la mère de Jésus, et avec les frères de Jésus.

Prédication

Quand un président de région vient prêcher quelque part, en général, soit la paroisse va très mal et il vient faire le pompier, soit elle va très bien et il vient profiter de l'ambiance. Je vous laisse choisir.

Je viens ce matin avec deux textes — un du prophète Joël, un du livre des Actes — qui me semblent porter quelque chose dont nous avons tous besoin pour vivre.

Une promesse et une vocation. « Je répandrai mon Esprit sur toute chair. (...) Vous serez mes témoins. » Et pourtant comme toujours, les disciples sont obnubilés par leur propre préoccupation. Toujours la même : « Seigneur, est-ce maintenant que tu rétabliras le Royaume pour Israël ? » Nous portons tous cet espoir que Dieu en finisse avec l'injustice de ce monde fracturé. On comprend bien ce besoin très humain de savoir comment l'histoire va finir. Mais, de fait, elle trahit ce banal désir de connaître l'avenir. Elle voudrait faire de la promesse de Dieu une chose qu'on tient dans sa main.

Et Jésus douche leurs espoirs et leur besoin d'être rassurés : « *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés.* » Ce n'est pas une rebuffade, c'est une libération de l'illusion qu'ils pourraient maîtriser l'avenir. Mais il ne se contente pas de dire non. Il leur confie autre chose sans doute de beaucoup plus précieux, en tout cas plus utile par les temps qui courent : « *Vous recevrez une force, celle de l'Esprit Saint, et vous serez mes témoins.* » Ils demandent un calendrier ; ils reçoivent une mission. Ils cherchent à posséder l'avenir, ils sont rendus disponibles à un avenir qu'ils ne maîtriseront pas.

Et là-dessus, le Christ s'élève. Il leur est soustrait. C'est l'Ascension. Parce que l'Évangile, c'est cette pédagogie du don : ce qui est précieux ne peut pas devenir ce qui nous retient. « *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; celui qui acceptera de la perdre à cause de moi la trouvera.* » dit l'Évangile de Matthieu.

Et puis, vient cette scène presque comique, deux hommes en vêtements blancs apparaissent et les bousculent : « *Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ?* » Cette interpellation ne reproche pas aux disciples de regarder le ciel ; elle leur reproche de rester plantés là, bouche bée. Vous avez raison de regarder vers Dieu, mais ne confondez pas cela avec quitter la terre. Le Christ a été élevé pour que vous soyez plus disponibles, pas pour que vous essayiez de monter avec lui dans l'ascenseur. Chers amis, c'est ici, sur terre, que ça se passe !

C'est, je crois, une des questions les plus utiles qu'on puisse poser à une Église. Parce que les Églises, parfois, fixent. Elles fixent le ciel, le passé, et même le présent. Fascinées par ce qu'elles ont, ce qu'elles connaissent, ce qu'elles risquent, plus elles fixent, moins elles voient ceux que Dieu leur envoie.

Il y a là deux esprits « fixeurs » qu'il faut savoir reconnaître en nous. Le premier, c'est l'esprit de propriété. Il s'installe quand un don reçu devient peu à peu un bien possédé. Quand un lieu, une habitude, une tradition, un legs, un temple, devient quelque chose qu'on défend pour soi. Ce n'est pas de la mauvaise volonté ; c'est souvent même de l'amour. Mais un amour qui s'est refermé sur ce qui a été donné. Le second esprit « fixe », c'est l'esprit de survie. Il naît d'une fidélité réelle. Quand une communauté a appris à tenir avec peu, à protéger le peu qu'elle avait, ce réflexe est précieux. Mais il y a un moment où il devient un piège : il fait croire que la fidélité, c'est protéger ce qui a permis de traverser. Or Dieu donne parfois autrement. Ce qui nous a sauvés hier ne suffit plus pour répondre à la grâce d'aujourd'hui.

Ces deux esprits qui font qu'on reste plantés-là ont la même racine : la peur de perdre. Cette peur n'est pas absurde, elle est au contraire très humaine. Mais l'Évangile nous dit, avec une douceur têtue : ce que vous voulez sauver, vous le perdrez ; ce que vous osez confier, vous le retrouverez plus large. Voilà une vraie question pour chacun d'entre nous : qu'est-ce que je consens à laisser entre les mains de Dieu ?

C'est ici qu'arrive le prophète Joël. Et avec lui, l'Esprit. « *Je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront. Vos anciens auront des rêves, vos jeunes des visions. Et même sur les serviteurs et les servantes, je répandrai mon Esprit.* »

Cette prophétie, c'est l'antidote aux esprits fixeurs, au repli. Elle rend un peuple entier capable d'avenir. Parce que personne n'est laissé de côté. Les anciens ne sont pas assignés au passé : Dieu leur donne des rêves. Les jeunes ne sont pas réduits à la relève biologique du groupe : Dieu leur donne des visions. Et ceux qu'on écoute peu — les serviteurs, les servantes — eux aussi reçoivent l'Esprit. Aucune génération, aucune fonction, aucune ancienneté ne peut prétendre détenir à elle seule ce que Dieu veut faire entendre. Et cela oblige à quelque chose de simple et d'exigeant : apprendre à écouter ce que Dieu fait monter dans la communauté entière, parfois par des bouches qu'on n'aurait pas spontanément choisies.

Et c'est ici qu'on peut parler de votre paroisse pour reconnaître qu'elle est, elle aussi, une histoire d'Esprit. Vous le savez peut-être : la paroisse de Rambouillet, comme association culturelle distincte, est née en 2002. Avant cela, vous faisiez partie de l'ERVYS, l'Église réformée de Versailles et Yvelines-Sud. Et l'ERVYS a donné naissance (dans la douleur il est vrai) à trois paroisses : Versailles, Saint-Quentin-en-Yvelines, et Rambouillet. Vos anciens, à un moment, ont eu une vision. Ils ont osé.

On peut aussi parler des lieux. En 1928, un temple a été construit rue Georges-Clemenceau. Mais est venu le moment où vos anciens ont compris que ce lieu ne suffisait plus. Alors en 1986, ils ont déménagé ici rue Gambetta. Ce changement n'a pas été facile : il y a eu des débats, des inquiétudes, peut-être des larmes. Mais vos prédécesseurs, à ce moment-là aussi, ont eu une vision. Et ils ont osé.

Cette paroisse est jeune — un peu plus de vingt ans — mais elle a déjà eu plusieurs vies. Elle a déjà su se déplacer. Elle a déjà su faire passer la mission avant les murs. Cela veut dire que les anciens d'aujourd'hui, pour beaucoup, ont eux-mêmes vécu ces déplacements : ils ne sont pas du côté du frein, ils sont du côté du courage qu'on a déjà eu. Et croyez-moi, je connais des « vieux » dont la tête est bien plus mobile que celle de bien des « jeunes ». La vraie ligne de partage, dans une paroisse, ce n'est jamais l'âge — c'est l'écoute et la disponibilité intérieure. Et aujourd'hui, c'est votre tour de poser, pour votre génération, la question que d'autres ont eu le courage de poser pour la leur.

Alors regardons. Sans peur. Avec joie. Parce que ce qui se passe ici, c'est de la grâce. Il n'y a pas si longtemps, cette paroisse était plus discrète, elle portait comme d'autres la fatigue d'un protestantisme français qu'on dit toujours en train de décliner. Et puis quelque chose s'est mis à bouger. Un ministère pastoral énergique a pris le relais — je veux dire publiquement combien je rends grâce pour le ministère de Mathilde, pour son intelligence, sa vitalité, sa chaleur. Un conseil presbytéral s'est engagé sérieusement. Des familles sont arrivées. Des personnes venues du catholicisme, ou d'ailleurs, ou de nulle part de très précis, ont poussé la porte. Des enfants se sont remis à courir dans les couloirs. Et la communauté s'est remise à grandir.

Je ne suis pas venu ce matin vous remettre la médaille du mérite et de la croissance ! Je suis venu vous mettre face à votre responsabilité spirituelle : Dieu vous confie des personnes. Des enfants. Des familles. Ceux qui cherchent, qui reviennent, qui

hésitent. Et même ceux qui ne sont pas encore là, mais qui viendront, parce que vous aurez fait de la place pour eux dans votre prière, dans votre cœur, et un jour dans vos murs.

Permettez-moi un instant d'arrêt. Je voudrais m'adresser directement à vous qui êtes arrivés récemment. Vous qui êtes là pour la première fois, ou la troisième, ou depuis quelques mois. Vous qui hésitez à prendre votre place, parce que vous ne connaissez pas encore tout le monde, parce que vous vous demandez si vous êtes vraiment chez vous ici. Écoutez-moi : vous n'êtes pas une charge. Vous êtes une bénédiction. Vous êtes ce que Dieu donne à cette paroisse aujourd'hui. Votre venue est la réponse à des prières que d'autres, ici, ont faites avant vous, pour vous. Vous étiez attendus. Vous étiez désirés. Désormais vous êtes aimés. Et ceux qui étaient là pour vous ouvrir la porte se demandent maintenant comment être à la hauteur de ce cadeau.

Pour saisir ce qui se joue, je voudrais vous proposer une image. Elle vient d'un philosophe — Nietzsche — qui décrit dans « Ainsi parlait Zarathoustra » trois métamorphoses de l'esprit : le chameau, le lion, et l'enfant.

Le chameau, c'est celui qui porte. Il marche en caravane à travers le désert. Il porte la tradition, les Écritures, la mémoire des générations, le poids des savoirs qu'on se transmet depuis des siècles. Sans lui, il n'y aurait pas d'Église : nous serions des amnésiques religieux qui réinventeraient la foi tous les vingt ans en croyant être les premiers. Il faut, dans toute paroisse, des chameaux. Et il y en a ici. Bénis soient les chameaux.

Le lion, lui, ne se laisse pas faire. Il affronte les obstacles, il se débat. Il refuse le conformisme. Il refuse de parler comme tout le monde. Il refuse que l'Église devienne le perroquet de l'air du temps. Jacques Ellul disait que la liberté chrétienne, c'est précisément cela : ne pas répéter ce que tout le monde dit, pour des raisons que tout le monde a. Le lion se bat pour inventer, créer, innover, pour rester libre. Il faut, dans toute paroisse, des lions. Et il y en a ici. Bénis soient les lions.

Et puis il y a l'enfant que j'aimerais être. Mais je vous dois la vérité : moi-même, quand je me regarde, je suis bien plus du côté du chameau et du lion que de l'enfant. Je porte, je résiste, je discute, je m'agace. L'enfant, c'est ce que j'aimerais être. C'est ce que j'aimerais que nous devenions tous. Parce que Jésus, lui, ne nous demande pas de devenir des chameaux ni des lions. Il nous demande de devenir comme des enfants. « *Si vous ne changez pas pour devenir comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume.* » L'enfant n'est pas le plus fort, ni le plus savant, il n'a pas les réponses. Mais il a quelque chose que ni le chameau ni le lion n'ont et que Bonhoeffer ramasse dans une formule magnifique : « Seul l'enfant sait vivre son présent à partir de son futur. »

Voilà l'espérance chrétienne en une phrase. Ce n'est ni projeter quelques rêves vagues sur l'écran de demain, ni planifier l'avenir de l'Église par des projets bien structurés. C'est laisser le futur que Dieu prépare venir habiter, dès aujourd'hui, notre manière de vivre et d'imaginer l'Église de demain. Une paroisse de chameaux

peut être très solide ; elle finit par tourner en rond. Une paroisse de lions peut être très libre ; elle finit par s'épuiser à combattre. Une paroisse d'enfants — au sens de Jésus, pas au sens des caprices — c'est une paroisse qui sait que demain ne lui appartient pas, et qui ose précisément pour cela.

Et c'est exactement ce qu'on appelle avoir une vision comme le dit le prophète Joël. Une vision, ce n'est pas un plan stratégique pluriannuel. Une vision, c'est cette capacité spirituelle à regarder le présent depuis l'avenir que Dieu ouvre. C'est laisser Dieu désirer pour nous ce que nous n'aurions pas osé désirer nous-mêmes. C'est accepter d'entrer dans le plan de Dieu. Pour Jürgen Moltmann, l'espérance chrétienne n'est pas un baume qu'on appliquerait à la fin de la journée pour mieux dormir. C'est l'irruption du futur de Dieu dans notre présent. Ce qui rend notre présent insatisfait, parce qu'on a perçu autre chose, quelque chose comme la terre promise que Moïse voit du haut de la montagne. On attribue à Luther cette phrase : « Si je savais que le monde finit demain, je planterais aujourd'hui un pommier. » Voilà ce que c'est, vivre son présent à partir de son futur. Le pommier ne sera planté que parce qu'on aura cru à un demain qu'on ne verra peut-être pas soi-même. Mais ce pommier, c'est la foi en acte.

Je le dis clairement au conseil presbytéral : il ne suffit pas, dans une paroisse, de bien gérer. La gestion est nécessaire — sans elle, rien ne tient. Mais la gestion ne fait pas vivre. Elle entretient, elle préserve, elle évite l'imprudence ; tout cela est précieux, mais ne donne pas une direction. Une paroisse qui se demande seulement comment tenir finit toujours s'essouffler. Une paroisse qui se demande pour quoi et pour qui Dieu l'a placée ici, à Rambouillet, en 2026 — peut reprendre souffle. Bref, il nous faut une vision.

Et cette question dépasse votre paroisse. Le monde dans lequel nous vivons est saturé de colère. Pas seulement de difficultés — de colère. Tout le monde est en colère, et plus personne ne sait à qui parler doucement. Les guerres reviennent, l'inquiétude écologique pèse, les démocraties s'épuisent, les liens s'usent. Beaucoup, dans notre pays, ne manquent pas tant de solutions que de raisons d'espérer. Et c'est précisément là qu'une paroisse comme la vôtre peut devenir un signe. Pas un modèle — un signe. Une paroisse qui rend grâce, qui accueille, qui grandit, qui ose, qui plante des pommiers, qui prépare déjà une maison plus large pour ceux qui ne sont pas encore là — cette paroisse-là dit quelque chose au monde. Elle dit : il existe une autre manière d'habiter notre époque. La peur ne peut pas avoir le dernier mot. Dieu ouvre encore du possible. Dans un temps comme le nôtre, ce n'est pas un détail. C'est une parole prophétique.

Après l'Ascension, les disciples ne se précipitent pas dans l'action. Ils ne lancent pas un plan stratégique. Ils ne convoquent pas une commission. Ils retournent à Jérusalem, montent à la chambre haute, et là, ensemble, dans la prière, ils attendent. Avant le feu de Pentecôte, il y a la prière. Avant les langues nouvelles, il y a l'écoute. Avant le témoignage public, il y a une communauté qui consent à se tenir devant Dieu sans posséder encore la forme de son avenir.

C'est exactement à cela que votre paroisse est appelée. Recevoir avec gratitude ce que des générations avant vous ont osé. Accueillir avec joie ce que Dieu donne aujourd'hui — les visages, les enfants, les nouveaux, les recommençants, les passants. Et puis, ensemble, dans la prière, dans l'écoute, dans la conversation fraternelle, se rendre disponibles à une vision que personne ne pourra produire seul.

Cette vision prendra des formes concrètes. Il faudra parler de lieux, d'espaces, de moyens, peut-être de murs. Ces questions sont importantes : l'Évangile s'incarne toujours quelque part. Mais elles ne porteront du fruit que si elles viennent après une question plus profonde : à quoi Dieu nous appelle-t-il, ici, à Rambouillet, aujourd'hui ? Quel témoignage veut-il que cette paroisse devienne pour ce territoire, pour ce temps, pour ce monde fracturé ?

Je termine par une phrase que je vous demande d'emporter. Pas comme un slogan, mais comme une prière. Il nous faut une vision. Pas un plan, pas une stratégie, pas un projet immobilier. Une vision. C'est-à-dire la conviction renouvelée que Dieu a, pour cette communauté, un avenir plus large que ce qu'elle ose encore désirer. Et que cet avenir, l'Esprit veut le faire descendre sur les rêves des anciens et sur les visions des jeunes, sur la parole des fils et des filles, sur les intuitions des serviteurs et des servantes, pour qu'ensemble, comme des enfants devant Dieu, vous appreniez à vivre votre présent à partir de votre futur. Amen.